



UNE CRÉATION SOUTENUE PAR L'ASSOCIATION 130NZE15
ET LA MAIRIE DU 11È



VERNISSAGE
09.11 | 18H30

09.11 →

20.12.2018

ELLIA ART GALLERY
9 RUE CHRISTINE, PARIS

13.11.2015
BORDERLINE

AURORE AUBIN
DAMIEN THIBERGE

09.11 → 20.12.2018
(SUR RDV → 01 44 07 10 60)

ELLIA ART GALLERY
9 RUE CHRISTINE, PARIS 6^E

13.11.2015
BORDERLINE

TEXTES PAR AURORE AUBIN
PHOTOGRAPHIES PAR DAMIEN THIBERGE



13 novembre 2015, la France reçoit un tir en plein coeur. Dans sa chair, son antre de plaisirs que le monde nous envie. Une déflagration dont nous savons au moment où elle retentit que Paris est salie à jamais. 130 morts, 413 blessés et une population traumatisée, amorphe des mois durant. On cherche alors à comprendre, à analyser, à rendre rationnel ce qui a priori ne peut l'être. On lit, on écoute, on s'interroge, on échange mais nos entrailles saignent jusqu'à l'hémorragie. Certes, on se redresse mais en sachant que l'horreur n'a pas fini de sévir et de frapper à notre porte. Comme si nous étions maintenant programmés pour vivre ce qui la veille encore relevait de l'inconcevable. D'une fiction qu'aucun scénariste, même le plus fou, n'aurait pu écrire.

Si en matière factuelle, tout est dit et expliqué dans les jours, les semaines qui suivent, les plaies, elles, régies par la temporalité hasardeuse du deuil, semblent cicatriser en rupture avec le temps médiatique.

Ce deuil, nous le portons tous, chacun à notre manière. Bien sûr il est différent pour ceux qui doivent encore aujourd'hui surmonter la perte d'un proche, différent aussi pour ceux qui ont vu la mort terrasser leur voisin et les épargner sans qu'il n'y ait de raison à cela, juste le simple et terrible coup du sort. Mais le deuil ne s'accapare pas, il appartient à tout le monde quand c'est justement l'universel qui est visé. Et c'est même lui le seul capable de fédérer en pareil moment de trouble historique.

Les protagonistes, présents dans cette exposition, sont borderline (au sens premier du terme à la frontière). À la fois étrangers et associés au drame, ils n'ont subi aucun dommage mais ont vécu une soirée extra-ordinaire passible de changer le cours de l'Histoire. Leur expérience, comme celle de millions d'autres dans des situations similaires ce jour-là, participe de ce fait d'actualité majeur et du souvenir que nous en aurons.

Tous ensemble réunis le soir du 13 novembre 2015 aux Triplettes, un bar situé à 950 mètres d'un macadam souillé par la mort. La clientèle du soir, majoritairement dans la vingtaine et la trentaine, branchée, débridée, arty et jouisseuse du moindre instant, est comme un miroir d'un certain profil des victimes des attentats.

13.11.2015 Borderline ou 18 personnalités dans un espace unique et clos*, comme coupées de la réalité tragique de l'extérieur, pourtant si proche en distance, qui n'ont eu d'autre choix que d'être tributaires d'un destin immuable malgré une information accessible en continu.

* 16 présentées dans cette exposition



FABRIZIO | 27 ANS

BARMAN AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« Je travaille derrière le bar. La femme d'un collègue, qui est infirmière dans un hôpital parisien, appelle pour nous dire qu'un plan blanc est déclenché et qu'il y a un attentat au Stade de France. Je me dis que si c'était un attentat, le match aurait été arrêté. Un pote m'appelle aussi et me dit : « Ça tire vers Charonne, ferme le bar. » Je ne panique pas. Je n'ai pas assez d'informations. Il y a une ambiance conviviale.

Cent morts au Bataclan. On arrête la musique. C'est le coup de gong qui calme tout le monde. On se rassure, on s'entraide pour éviter de rentrer en psychose.

Au moment où on ferme les rideaux métalliques, je me dis que si les mecs viennent nous canarder à travers, on ne pourra pas faire grand chose.

Je ne suis plus le Fabrizio de d'habitude. Je donne l'impression d'être concentré mais je suis tendu. À un moment, je veux même rentrer chez moi pour être en totale sécurité. »



SOFIANE | 33 ANS

CHEF DE CUISINE AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« Vers 22h, j'appelle Chez Justine, un autre resto à nous dans le quartier. Pas de réponse, je décide d'y descendre à pied. Je vois les rideaux fermés alors qu'au même moment, chez nous, la terrasse est pleine. À l'intérieur, les gens pleurent. J'appelle les Triplettes pour les prévenir mais personne ne décroche. Là, je m'inquiète, je remonte en courant, je vois les commerces qui ferment. En arrivant aux Triplettes, j'apprends que ça a aussi pété juste en bas à La Bonne Bière. Pourtant ici, les gens rigolent encore en terrasse.

Certains ne veulent pas rentrer. Ils sont déjà en résistance. Je vais les voir, je leur dis qu'on doit sauver notre peau; ce n'est plus le commerçant qui parle. C'est un moment flou, hors du temps, entre parenthèses. Je n'ai pas le temps de répondre à mes proches, je suis aux aguets.

J'ai la responsabilité de m'occuper des clients. Mon métier, c'est de faire semblant. Pas question de laisser transparaître ma peur, aussi pour l'équipe. Il faut tempérer.

Très rapidement, je pense à l'avenir, je pense politique, je pense qu'un attentat comme ça, s'il est perpétré par des islamistes, ça sent mauvais et que le FN peut arriver en France aux prochaines élections.

J'ai le sentiment d'un état de guerre. »

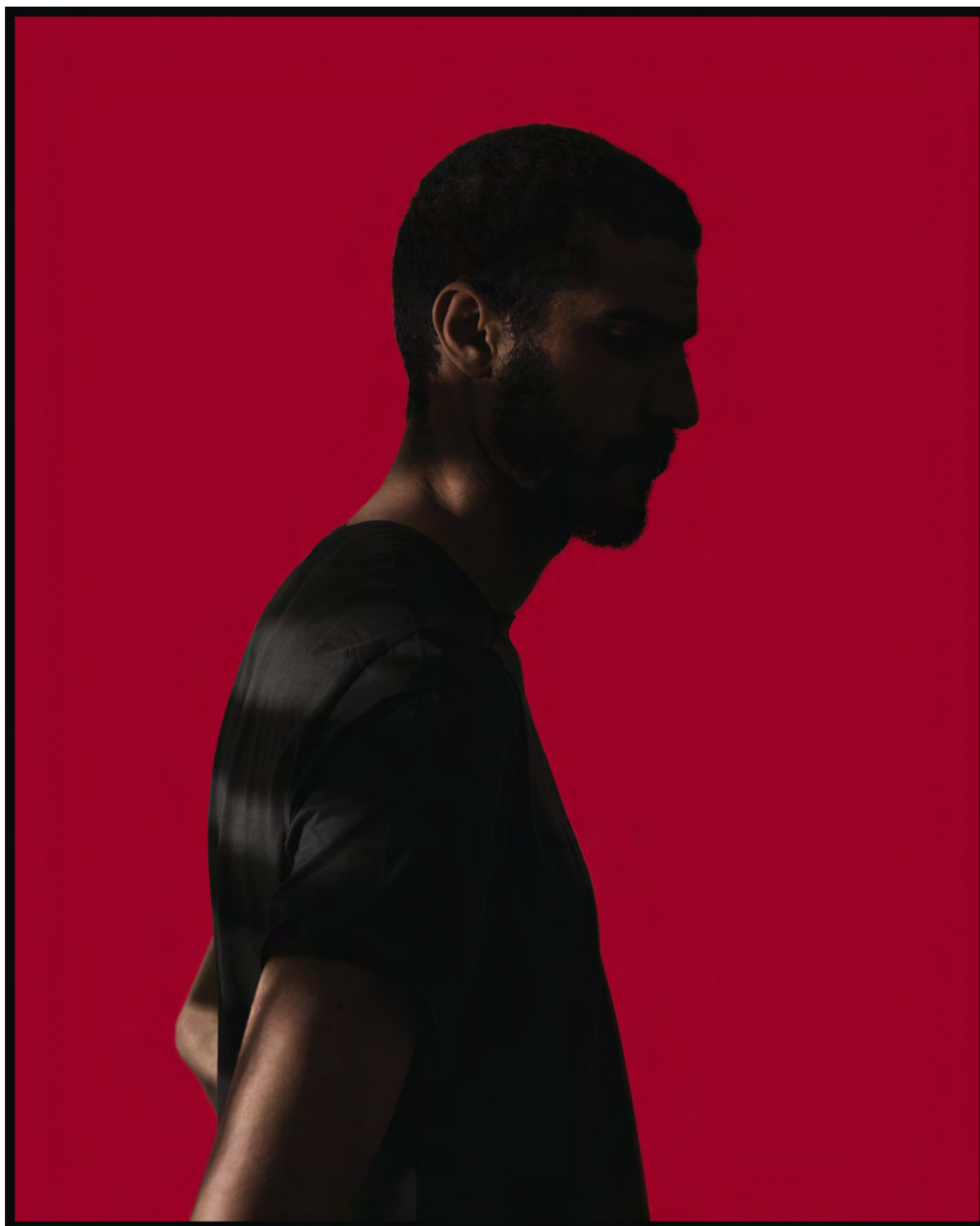


MAREK | 23 ANS

SERVEUR AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« Ma mère m'appelle, elle est en pleurs, quelque chose se passe et ma batterie me lâche.

Une copine passe, elle me dit que ça tire partout, à Couronnes aussi, tout près. J'ai peur. Je sers sur la terrasse, je me dis que j'utiliserais mon plateau pour me protéger. À part balancer mon bouclier de super-héros dans la tronche du terroriste, je ne peux rien faire de plus. »



RAFIK | 34 ANS

«Je sens que le bus ne va pas très vite. J'entends par la radio du chauffeur qu'il y a une fusillade près de République. C'est la douzième voiture avec gyrophare qu'on croise. Je sors du bus. Dans la rue, quelqu'un dit : « Il y a des fous dehors en voiture qui tirent partout ». Je veux me terrer, je rase les murs et j'arrive au bar mais les rideaux de fer sont fermés. J'entends qu'il y a de l'activité à l'intérieur.

Je tape et je dis : «Au nom d'Allah, ouvrez-moi !» et le rideau s'ouvre. C'est une blague, j'ignore qu'il s'agit d'une attaque terroriste. Pour moi, c'est un déséquilibré qui supprime tous ceux qu'il croise, un peu comme on en voit aux USA.

À l'intérieur, la soirée semble être sur la bonne voie : ça danse, c'est festif. On ne parle pas de ce qu'il se passe; on se demande seulement si les balles peuvent traverser le rideau de fer...

Ça drague. Ça chine. Ça chope. La soirée continue mais il y a une atmosphère de sas. La fête est à l'intérieur mais notre esprit est dehors : on ne peut pas être aussi désinvolte qu'on le souhaite au moment où des gens perdent la vie à l'extérieur.

La soirée est contrastée : agréable mais gâchée. »



VALÉRIE | 35 ANS

« Une amie reçoit un texto de son père vers 21h, il lui demande si elle va bien. Elle trouve ça étrange, elle ne comprend pas pourquoi il lui envoie ce message. Elle l'appelle. Son père lui dit que son frère a entendu des coups de feu et qu'à la télé on parle d'attentat... Mon amie le rassure. C'est comme ça que tout commence.

Je vois de plus en plus de gens qui prennent leur portable. Moi, je n'ai ni sms, ni notification. Ma première alerte, je la reçois un peu avant 22h. C'est un moment nébuleux, on entend « Stade de France », « coups de feu », « bombes »... La table d'à côté réagit, elle aussi a entendu tout ça... La rumeur enfle, tout le monde y va de son info et de sa source. Les news vont de table en table, j'entends pas mal de sirènes de flics. Je me dis : ça y est c'est vrai, c'est réel. Une dépêche du journal *Le Monde* me dit « prise d'otages au Bataclan ». On est dans la course à l'info...

Je reste un moment insouciant. Je n'entends pas de cris ou de coups de feu donc je reste en terrasse, je ne ressens aucune panique. J'ai l'impression qu'on est loin alors que Le Carillon est à 500 mètres. On recommande à boire mais je suis dans un état un peu second. Je surveille la rue pour voir si une voiture va s'arrêter, je reste dehors. On n'entend rien, on ne voit rien, donc notre vie à nous continue.

Je fume beaucoup, comme en période de stress. Je bois beaucoup, je suis saoule, sonnée par l'alcool et l'adrénaline. Je continue de regarder la rue. Je ne calcule pas les gens en dehors de mes amis. Quelques rumeurs disent que les mecs remontent à Belleville depuis Le Petit Cambodge. Ça n'hurle pas certes, mais l'ambiance n'est pas légère.

Quand les rideaux de fer tombent, je suis impressionnée, anesthésiée : consciente de ce qu'il se passe même si ce ne n'est pas là réellement. Je vois des mines déconfites mais aussi des gens rire. Je parle à un étranger et je lui dis « Welcome to Paris » ironiquement sous-entendu « Désolée de t'accueillir comme ça à ce moment-là... ». Je parle aussi à un serveur qui a peur et qui a du mal à continuer son service...

L'atmosphère est à la fois grave et conviviale, gaie même; c'est rare que le monde se mélange dans un bar. Mais ce soir-là je perds un peu foi en l'humanité. »



PARIS (AFP)
13.11.2015 - 22h20

Plusieurs fusillades à Paris (sources concordantes).



SIMON | 29 ANS

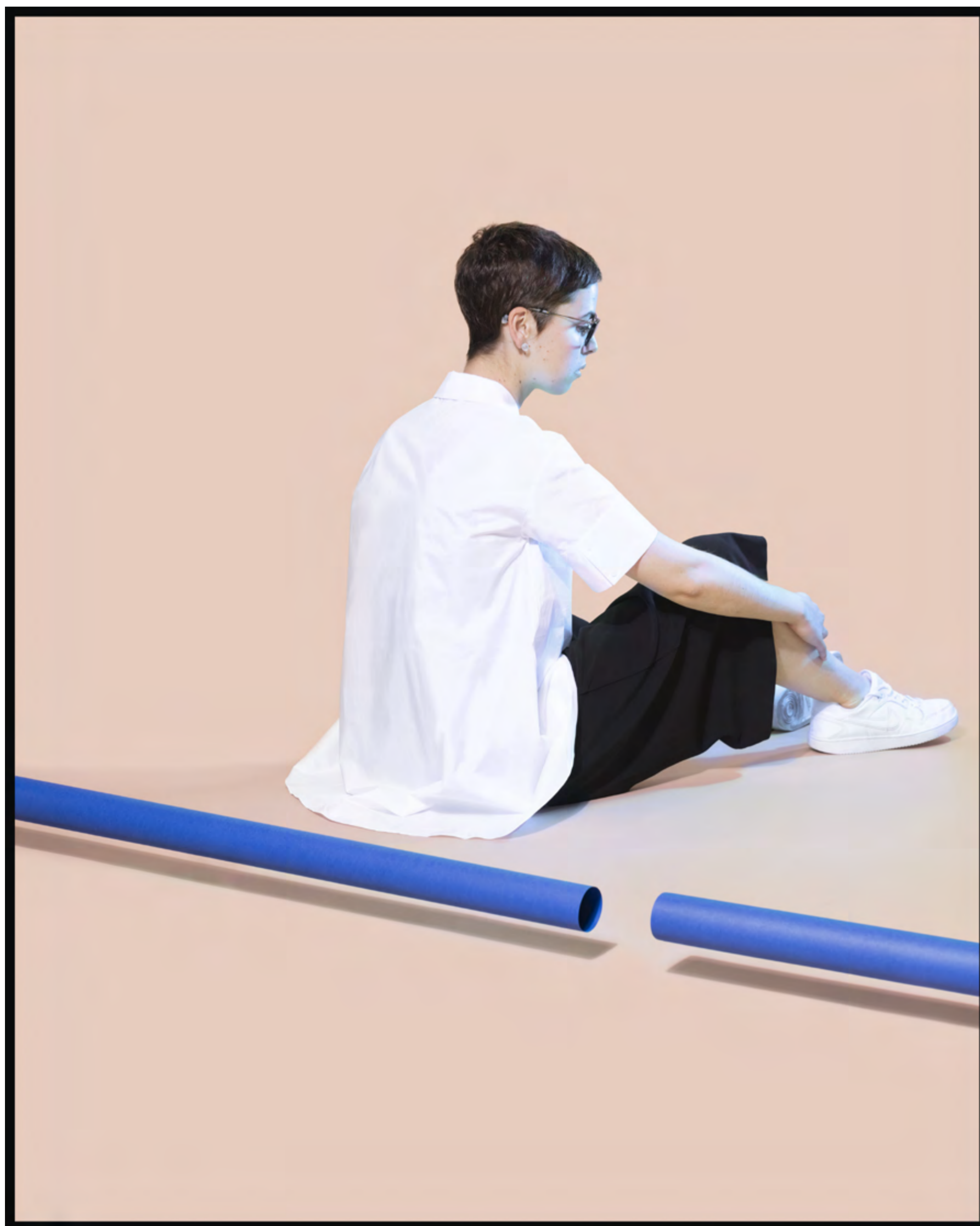
MANAGER AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« La terrasse se vide, tout le monde a les yeux rivés sur son smartphone, il y a du stress. Je me demande : « Est-ce qu'on ferme les grilles ? Qu'est-ce qu'on fait ? ». Je prends les infos à droite à gauche auprès des gens connectés.

En tant que responsable d'un groupe, je mets ma peur de côté. Je réponds aux questions, j'essaie d'appeler la police mais les lignes sont saturées. Je suis concentré pour m'occuper des autres, je me sens comme transcendé par l'événement.

J'ai un coup de pression au moment où j'apprends ce qu'il se passe au Bataclan. Je me revois dans l'alcôve. Cent-dix morts. C'est grave. On ferme les grilles et je vois des gens tout au fond du restaurant, apeurés. Je me sens comme un chef de meute. J'autorise à fumer à l'intérieur malgré la présence de deux femmes enceintes. J'interdis de sortir du bar car l'assaut du bataclan n'est pas terminé. Je suis sympathique mais ferme. Je discute avec le dj pour savoir ce qu'on doit mettre comme son et à quel volume. Des gens disent que la musique est indécente alors on s'adapte et on met de la musique légère. On me demande même de la stopper mais je refuse car sinon c'est un silence de mort, une atmosphère d'église...

L'émotion est palpable, plusieurs sentiments se mélangent : joie, soulagement, peine, colère... Moi, je me prends des vagues de tout ça dans tous les sens... Je me dispute même avec un ancien membre du staff venu boire un coup : il me signale que la musique choisie par le dj ne lui convient pas du tout. C'est agressif, négatif, il crée de la tension. Je demande à son amie de le calmer car je sens qu'il faut étouffer ce truc-là rapidement. Il est le nuage gris qu'il faut chasser. Il pourrait casser l'équilibre qu'on a trouvé. »



STEPHANIE | 26 ANS

« Je suis assise en terrasse avec un ami. Un couple paie, part, puis revient. Je me dis que quelque chose cloche.

Mon mari, qui est serveur ici, quitte son rang et vient nous voir. Il y a une attaque à Paris. Il nous ordonne de ne pas bouger. Il a appelé sa mère en plein service pour s'assurer qu'elle reste chez elle; ça doit être grave car c'est inhabituel.

Je vais sur la BBC pour avoir des infos dans ma langue natale mais je ne saisis pas bien ce qu'il se passe et où cela se passe exactement. L'atmosphère sur la terrasse est étrange. De plus en plus de clients quittent le bar et reviennent sur leurs pas. Je me sens vulnérable. J'ai peur. C'est la première fois que je sens que ma vie est en danger.

Je force mon ami à changer de place. Je l'emmène tout au fond du bar. Je me dis que si quelque chose se produit, on aura le temps de s'enfuir ou bien on sera les derniers à être touchés. C'est ce qui me semble le plus rationnel; c'est horrible mais c'est comme ça.

Une fille pleure de façon hystérique, puis danse, rit, et pleure à nouveau. C'est dérangeant. On ne se mélange pas, chacun est coincé dans son groupe, seul au milieu de tous. Je pense à certaines personnes, pas forcément proches. Je pense même à mon chat, je me demande ce qu'il fait. Je suis dans une réalité parallèle. Ici, tout le monde est bourré. Dehors, il y a des morts. »



ÉTIENNE | 25 ANS

SERVEUR AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« Ma copine m'appelle, elle travaille à l'hosto et me dit qu'elle a vu un homme qui s'est pris trois balles, que ça tire vers Le Petit Cambodge à Belleville. Je sors mais je ne vois rien sur le Boulevard, je ne vois pas de fusillade. Il y a des bagnoles de flics mais je ne sais pas ce qu'il se passe. Je n'y crois pas, c'est tellement abstrait. Tant que j'ai rien sous les yeux, j'ai du mal à y croire. Je suis le premier au courant au bar et je passe l'info aux collègues.

C'est le décompte des morts au Bataclan qui me fait comprendre que c'est sérieux. Ça ne peut pas être l'œuvre d'un seul mec. Je vois le dj partir brutalement des Triplettes. Je me dis qu'il a peut-être perdu quelqu'un là-bas. Un autre dj le remplace. L'atmosphère est bizarre, tout le monde n'a pas conscience de la gravité de ce qu'il se passe. On est dans un entre-deux, on continue de travailler et on commence à peine le processus d'intégration de ce choc à notre réel. C'est un passage progressif entre deux réalités.

Quand on ferme les rideaux de fer, ça me fait chier d'être dans l'attente de savoir quoi faire, je me sens piégé. Je n'ai pas envie de continuer à servir des gens, de continuer notre routine alors qu'en vrai, j'ai pas le cœur à servir. »



DELPHINE | 27 ANS

« Je reçois un sms inhabituel de ma soeur : « Je t'aime, j'espère que tu vas bien. » Je réalise que ce qu'il se passe est plus grave que ce que je pense.

Dans le bar, on est coupés du monde. Un couple baise même dans les toilettes. C'est surréaliste.

J'essaie de me détendre, de ne pas céder à la panique.

J'ai l'impression d'avoir la main mise sur la soirée, je rassure les gens autour de moi, mes sourires sont parfois forcés. »



PARIS (AFP)

13.11.2015 - 22h50

Au moins 18 personnes sont mortes dans des attaques multiples à Paris et près du Stade de France au nord de la capitale, et une prise d'otages était également en cours dans une salle de spectacle de la ville, a indiqué vendredi soir la préfecture de police à l'AFP.

Selon le tout premier bilan de la préfecture de police de Paris, 3 personnes ont été tuées dans des explosions dans le secteur du Stade de France où se déroulait un match amical France-Allemagne et 15 sont mortes dans la salle de spectacle du Bataclan, où se déroule une prise d'otages.

Interrogée peu après 22h30, la préfecture de police dénombre « au moins trois fusillades, peut-être quatre » dans le secteur du Bataclan (XIe arr.).



THÉRÈSE | 29 ANS

« Je vois la terrasse se vider d'un coup mais je ne me pose aucune question. C'est ma petite soeur qui habite à Prague qui m'appelle pour me demander si je suis en sécurité, elle est paniquée. Je ne fais pas attention aux sirènes mais c'est à ce moment-là que je comprends que c'est la merde, que c'est l'enfer. Sur le moment, j'ai peur, je m'inquiète pour mes proches, pour mes amis. C'est un festival de textos et d'appels, tous les téléphones sonnent sans s'arrêter. Moi je garde mon portable à la main pour ma famille; je ne lui dis pas où je suis pour ne pas l'affoler.

On ne va pas se laisser abattre, se laisser terroriser, ce qui est important c'est de passer un bon moment pour que cette soirée ne laisse pas un goût amer à Aude qui fête ses 30 ans. Il faut retrouver une cohésion de groupe pour surmonter ce qu'il se passe. On peut contourner la terreur. J'ai mon Polaroid, je fais des photos de groupe, des photos débiles. Les sourires sont sincères, Aude souffle ses bougies.

À l'intérieur, on est à touche-touche. Je vois deux personnes se cacher derrière les poteaux en ciment car ils s'imaginent que si les terroristes arrivent, leurs tirs vont traverser le rideau de fer... Moi, je n'aime pas imaginer le pire, c'est quelque chose qui m'angoisse. Ma première réaction quand le responsable ferme les grilles, c'est de lui demander si on peut fumer à l'intérieur... C'est du second degré, peut-être parce que je ne veux pas voir l'horreur qu'il y a dehors.

On est maintenant barricadés. Les infos tombent au compte-gouttes, je m'en méfie car on nous dit dix morts alors qu'il y en a peut être cent... L'alcool ne m'aide pas à réaliser l'ampleur du danger et de l'horreur. Je dois être un peu déconnectée. Je pourrais avoir peur mais ça ne va rien changer à ma soirée.

Les 30 ans d'Aude c'est génial et la soirée du 13 novembre c'est de la merde... On passe une soirée géniale dans une soirée de merde. »



AURORE | 30 ANS

« C'est les 30 ans de ma pote Aude. On a prévu de faire la fête. Je prends de la drogue, de la coke, de la mdma. On danse, on kiffe.

À 2h du matin, je danse même sur de la funk... C'est choquant mais il n'y a rien d'autre à faire, on ne peut pas sauver des gens. On sauve ce qui peut être sauvé : l'anniversaire d'Aude. Notre temporalité, c'est elle.

J'apporte le gâteau, on prend une photo de groupe. Tout le monde sourit alors qu'on pense tous à ce qu'il se passe...

On vit comme des équilibristes dans un jeu de cirque. Le staff comprend qu'il nous faut un filet de sécurité pour continuer la soirée et ça marche. Mais psychologiquement je suis détruite. »



AUDE | 30 ANS

« Ce soir, je fête mes 30 ans. Faire la fête jusqu'au bout de la nuit et aller danser à la Java après. C'était prévu comme ça.

Les premières nouvelles tombent. Pour moi, c'est un règlement de comptes. Je ne vois pas pourquoi ça nous concerne. Ça ne va pas nous empêcher de faire la teuf. Nous, on est ailleurs, en dehors du monde. Je me sens comme dans un cocon, entourée de mes potes. Je suis déjà un peu enivrée. Je vais même fumer une clope dehors. Aujourd'hui, j'ai honte d'avoir fait ça, c'était dangereux.

Les rideaux sont fermés, un semblant de fête commence. Je danse, je rigole, je profite. Mais l'amusement est surfait, je dissimule mon stress. J'ai ma meute, je veille à ce qu'elle aille bien, c'est ma priorité. Les autres visages sont flous.

Le lendemain, j'ai une culpabilité-tâche qui me colle à la peau, j'ai tenté de sincèrement m'amuser. »



HECTOR | 25 ANS

« À la sortie du métro Belleville, j'entends qu'il y a un attentat au Bataclan. Pour moi, c'est une erreur de l'AFP comme il y en a déjà eu mille. 21h45 : J'arrive aux Triplettes, je fais la bise au staff mais l'un d'entre eux est blême, je comprends que la rumeur est vraie.

Ils ne peuvent pas arriver jusqu'ici : je suis certain que tous les militaires sont sur le coup. Les gars se sont fait arrêter mais les autorités ne le disent pas. Le basculement est long et progressif, le temps que l'information arrive et soit assimilée.

Les coups de fils pleuvent. Ma famille et mes amis paniquent, ils me disent de partir. C'est malheureux ce qu'il se passe au Bataclan mais je ne suis pas là pour arrêter ma soirée. Je fais comme si de rien n'était. Je rigole, je m'enivre, je suis déconnecté de la réalité. Je ne suis pas un sentimental, je n'ai pas d'empathie car je ne réalise vraiment pas à quel point tout ça est grave. Pour moi, c'est un « petit truc », une prise d'otages comme à l'Hypercacher, à Charlie Hebdo, des faits graves mais minimes en termes de proportion.

Le staff ferme les rideaux, on se sent comme en after. Ça donne un autre aspect à la fête, plus underground. J'ai envie de finir à La Java* mais c'est fermé. »

*Club parisien du Xème arrondissement



ANDREW | 25 ANS

« Je suis de passage à Paris et j'en profite pour retrouver une amie parisienne que je n'ai pas vue depuis 4 ans. Nous parlons à bâtons rompus quand soudain elle m'explique que des attaques sont en cours près de nous.

En tant qu'étranger à Paris, je me sens comme un témoin, un observateur placide; la barrière de la langue y est sans doute pour quelque chose. Dans le café, les gens prennent conscience qu'ils ne sont pas seuls. Quand mon regard croise celui d'un inconnu, je souris, pour rassurer.

Une fille vient vers moi et me demande d'où je suis. Elle s'excuse de la situation : « Ne te méprends pas, ce n'est pas ça Paris ». Elle essaie de me reconforter, ça part d'un bon sentiment, mais ce n'est pas nécessaire. Elle semble très sûre d'elle. Pourtant, une heure plus tard, elle est en pleurs. Le contraste est saisissant.

Je commence à réfléchir aux différents scénarios possibles mais, très vite, je m'efforce de les oublier; je dois tenter de rester calme, ne pas être dans l'excès. Je m'éloigne de cette réalité qui ne peut pas vraiment m'affecter car je ne saisis pas tout ce qui se passe; je suis dans ma bulle. Cela me prend six heures pour faire le lien entre ce que je sais des faits et mes propres sentiments.

Je suis impuissant devant la situation, je n'ai pas les outils nécessaires pour changer le cours de l'action. Si tout cela s'était passé chez moi, à Melbourne, j'aurais probablement été moins en retrait. Je me serais impliqué, c'est certain. »



PARIS (AFP)
13.11.2015 - 23h50

Plusieurs attaques à Paris et dans le secteur du Stade de France au nord de la ville ont fait vendredi soir au moins 35 morts, et une prise d'otages était en cours dans la salle de spectacle du Bataclan dans le centre de la capitale, dix mois après les attentats de janvier.

Une source proche du dossier a fait état d'un bilan de 35 morts au moins. Un bilan précédemment donné par la préfecture de police faisait état de 18 morts.

[...]

Le bilan « devrait être beaucoup plus lourd », selon une source proche du dossier.



ANAÏS | 30 ANS

« Je suis assise en terrasse avec plein de potes pour l'anniversaire d'Aude. Sa cousine lit sur son téléphone qu'à une station de métro d'ici, un mec a ouvert le feu et qu'il a descendu quelqu'un. Pour moi, c'est un règlement de comptes entre dealers, comme à Marseille. Je ne ressens donc aucun affolement.

Peu à peu, des notifications, des push infos, des posts Facebook m'informent que des fusillades éclatent sur des terrasses de cafés. D'un coup, je me retourne et je vois tout le monde le nez sur son portable.

Je rentre dans le bar. Je sens que c'est grave mais je ne pense pas à un attentat. J'ai l'impression que tout se passe très vite. Je ne parle que de ça. Avec le Bataclan, je comprends que c'est un massacre de masse, le mot terroriste est lâché. Tous les clients sont à l'intérieur. Moi, Je suis abattue, assise sur une banquette, les bras croisés, et j'attends. Des gens sont prostrés. Les rideaux de fer sont fermés mais pas à clé; si un type arrive on est pris comme des lapins. Un huis-clos étrange.

On offre les cadeaux à Aude, elle souffle ses bougies. On fait une photo de groupe mais je vis un choc interne, un choc silencieux. Bizarrement, je ne pense pas aux gens qui se font tuer mais à mettre mes sens en alerte au cas où il faudrait se barrer. Je sens que chacun vit son truc. Certains investissent le babyfoot, d'autres picolent; j'arrête même deux personnes qui vont s'envoyer en l'air dans les wc complètement bourrés car je veux aller aux toilettes... Je leur dis de dégager. Moi ça me coupe l'envie de faire la fête. C'est super dur de se dire que des gens se font tuer pas loin, que tu ne peux pas leur porter secours mais que toi tu fais la fête.

Je ris nerveusement, surtout quand je me rends compte qu'on est vendredi 13, que d'un seul coup on peut fumer à l'intérieur comme à l'époque quand on était plus jeunes.

Je ne m'autorise pas à dire que je suis une victime mais je viens de vivre un traumatisme. »



PIERRE | 31 ANS

« La terrasse est pleine quand j'arrive vers 20h-21h avec ma copine enceinte. Très vite, j'entends parler de fusillades par mes amis, mais c'est un problème de deal, un règlement de comptes, ça ne me plombe pas du tout.

Ça bascule quand j'apprends que quatre-vingts personnes sont mortes au Bataclan. Il y a des recoupements entre ce que les gens disent et ce que je lis sur mon portable via les notifications du journal *Le Monde*. Je marche comme un zombie en pensant à ce carnage.

Tout le monde essaye d'avoir des infos, des notifications de différents médias; car finalement on n'en a pas beaucoup... Je me sens très mal, j'ai peur pendant quelques minutes. Les rideaux fermés visuellement c'est déjà bizarre, mais en plus ça symbolise le danger potentiel de la situation, ça veut dire « dehors c'est dangereux », ou « si on passe ces rideaux, il y a un risque ». Ils forment en fait une frontière. Puis la peur passe assez vite. Je me force à me rassurer, je me dis qu'ici on ne risque pas grand chose...

Je me sens un peu con de recommander une pinte, mais finalement il faut qu'on se soutienne. Il n'y a rien à faire, cette impression d'être un connard qui continue de faire la fête se dissipe peu à peu. Je prends même un para vers minuit-1h... Je ris mais je ne réussis pas à m'amuser. La soirée reste hyper tendue.

On essaie juste de ne pas surenchérir pour éviter le mélodrame. On fait tous un effort pour ne pas tomber dans une dépression collective. »



SANDRINE | 29 ANS

« Je parle avec deux amis. Je sens une certaine agitation monter sur la terrasse. Il est 23h. Je découvre l'appel en absence de mon ex : c'est très étrange. Je me dis qu'il a un problème et le rappelle. Il m'annonce que des attentats sont en cours.

J'ai l'impression que les gens autour de moi sont déjà informés. Je me demande s'il y a un réel danger ou s'il s'agit d'un déséquilibré. Je ne crois pas à une organisation qui veut faire le plus possible de morts. Je suis obnubilée par les faits, je veux savoir ce qu'il se passe. Je suis l'assaut au Bataclan en live sur mon portable, je réponds à tous les textos. Je ne dis pas que je me trouve à proximité : on m'aurait imaginée étalée sur le trottoir l'instant d'après.

L'instinct de survie, c'est d'évacuer la terrasse et de se réfugier dans le bar. À l'intérieur, ça devient suffocant mais l'endroit se vide au fur et à mesure. Je ne ressens pas de peur mais je cherche où me cacher, s'ils arrivaient. Les gens flippés partent. J'en veux à ceux qui désertent l'anniversaire d'Aude. Quitte à mourir, autant mourir ensemble.

Je m'amuse une fois les rideaux fermés. Il n'y a pas matière à me faire peur. Je m'approprie les lieux. Je bois beaucoup, c'est open bar; l'alcool me désinhibe. Je parle à tout le monde alors que ce n'est pas mon habitude. Je joue au babyfoot. On n'a plus besoin de penser à ce qu'il se passe ailleurs. C'est cool, ça ressemble à une soirée privée.

Je ne parviens pas à aider les gens qui ont l'air mal, je n'ai pas envie de prendre leurs émotions, je préfère rester avec ceux qui font la fête. Je les regarde danser, ça m'exalte, je suis soulagée.

Tout au long de la soirée, un jeu de séduction avec un garçon s'installe. On finit par s'embrasser. Embrasser un garçon c'est plus important, danser jusqu'à la fin c'est plus important. »



DAMIEN | 33 ANS

SERVEUR AUX TRIPLETTES LE 13.11.2015

« J'ai le trac quand j'arrive aux Triplettes prendre mon service. Tout ça est encore nouveau. Pourtant, depuis quelques soirs, je me sens plus léger : je ne m'occupe plus de la terrasse; cette terrasse-aquarium qui vit au rythme de pintes écoulées et des paquets de clopes vite vidés, cette terrasse qui m'intimide. De la bière, j'en ai assez renversé. De la fumée, j'en ai assez bouffé.

20h45. Stephanie, ma femme, vient prendre un verre avec un ami australien en voyage à Paris. Ils s'installent en terrasse.

Le service se passe bien. La clochette retentit, je me dirige vers le passe au fond du restau. L'une de mes collègues est au téléphone, elle est blême. « C'était ma mère. Il y a des attaques dans Paris » me lâche-t-elle. Je pense tout de suite aux attaques du 11 septembre 2001, aux attentats dans le métro en 1995. Je comprends que la situation est grave mais n'imagine en rien des commandos armés visant des restaurants. Je demande à ma femme et son ami de ne surtout pas quitter Les Triplettes et de rester en terrasse, où j'ai la conviction qu'ils sont en sécurité.

Un peu moins de deux heures passent. La trame des événements se dessine peu à peu. Tout en continuant de les servir, je m'informe auprès de nos clients. La plupart ont un téléphone dans une main et une fourchette dans l'autre, comme s'ils ne savaient pas tout à fait si leur monde à eux devait s'arrêter ou non. Ma femme, elle, quitte la terrasse pour se réfugier tout au fond de la salle. On n'a rien vu, rien entendu, mais c'est réel, la mort est là, tout près de nous.

J'ai une obsession : fermer ce putain de rideau ! Sauf que la décision ne m'appartient pas. Ça traîne, ça m'emmerde. On conseille aux clients de rester parmi nous, pour leur sécurité. Aux quelques-uns que je n'arrive pas à convaincre, je demande de faire attention. C'est sincère, j'ai peur qu'ils se fassent dégommer en rentrant chez eux. Enfin, c'est l'énorme soulagement, on abaisse le rideau de fer.

Mon service « officiel » se termine. On est tous sonnés, chacun à notre manière. J'entends des pleurs, des rires aussi. Certains dansent encore malgré les terribles nouvelles qui tombent. Ça me choque. Pourtant ça fonctionne, la panique est évitée et une certaine fraternité flotte dans l'air.

Calme, assis sur le rebord d'une table au milieu du restaurant, je réalise que ce que nous vivons dans ce bar, bien que foncièrement anodin face à l'horreur que d'autres subissent à cinq cent mètres d'ici, fera paradoxalement partie de l'Histoire. »

ILS ONT SOUTENU LA CRÉATION DU PROJET
ET L'ONT RENDU POSSIBLE :



NOUS CONTACTER

AUORE AUBIN
auroreaubin@gmail.com
06 10 61 42 50

DAMIEN THIBERGE
d.thiberge@gmail.com
07 83 75 19 69